

Colloque international « L'Autre Printemps » - 21/22
novembre 2008. Annexes

**Commentaires d'étudiants de l'Université Libre de
Bruxelles (du cours « Enjeux et débats de l'Histoire »,
du professeur Pieter Lagrou)**

2008, 19 pages

Article disponible en ligne à l'adresse :

< http://www.carcob.eu/IMG/pdf/autre_printemps_-_commentaires_d_etudiants_de_l_ulb.pdf >

Pour citer cet article :

Référencement : « Commentaires d'étudiants de l'Université Libre de Bruxelles (du cours « Enjeux et débats de l'Histoire », du professeur Pieter Lagrou) », in *Colloque international « L'Autre Printemps » - 21/22 novembre 2008. Annexes*, Bruxelles, CARCoB, 2008[en ligne], < http://www.carcob.eu/IMG/pdf/autre_printemps_-_commentaires_d_etudiants_de_l_ulb.pdf >, (date de consultation).

BARDEZ Renaud

L'exercice demandé aux interlocuteurs n'était certes pas facile, car il leur était demandé de se pencher sur leur vécu tout en rejetant le sentimentalisme. Les organisateurs ont d'une certaine manière posé le premier filtre de la critique historique, cette dernière étant d'une importance capitale dans l'utilisation des sources orales. Cependant, nous avons rapidement palpé les tensions qui existaient encore entre les intervenants. En effet, de nombreux conflits n'ont pas été réglés, de nombreuses plaies n'ont pas été refermées. Ce fut notamment le cas lorsque Marc Abramowicz aborda la question de l'antisémitisme au sein du parti communiste belge, ou l'exclusion de Jean Marie Chauvier du parti. En clair, la tension était lourde et pouvait rendre compte des méfiances qui existaient déjà à l'époque, en 1968.

Pour les apprentis historiens que nous sommes, ce colloque fut un parfait exemple de l'utilisation de la source orale pour l'histoire du temps présent. Nous avons assisté à la mise en parole, à la représentation d'une partie de l'histoire avec un filtre préalable posé par les organisateurs. Il est évident que les interlocuteurs ont rencontré certaines difficultés à admettre les conceptions, les perceptions, les actes et les inactions des dirigeants du parti communiste belge dans les conflits et dans les prises de décision qu'ils ont dû prendre dans le passé. Que ce soit l'opposition ou pour la normalisation des rapports avec Moscou, les avis et les positions furent divergents. Il fut frappant de constater que ni l'internationale communiste ni le parti communiste belge ne constituaient un bloc monolithique. Si les camarades défendaient une idéologie commune, ils étaient loin de percevoir et d'interpréter les événements de Prague de la même manière, ce qui rend difficile de parler de la position du PC belge lors de l'autre printemps.

Un autre point qui souleva notre étonnement fut la nature des rapports qui existaient entre les gauches de l'Ouest et les gauches de l'Est. L'image que l'on pouvait en avoir était fortement tronquée. De manière générale, les gauches de l'Ouest vivaient dans une sorte de fantasme en décalage avec la réalité. Tandis que les gauches de l'Ouest entretenaient une sympathie, un sentiment de liens d'objectifs, de liens institutionnels, mais surtout de fascination pour ceux qui vivaient pleinement cette idéologie. Cela vient de la construction d'un imaginaire occidentaliste qui occulte les réalités.

En conclusion, le choix de l'étude du printemps de Prague est le meilleur exemple qui puisse nous permettre de comprendre les conditions dans lesquelles les témoins ont projeté à l'Est leur propre problématique. La simultanéité des événements qui se sont développés à l'Est comme à l'Ouest en 68, le regard posés par nos témoins lors de ce colloque témoigne d'une vision Européocentriste de l'histoire.

BOREUX Anne-Sophie

Ces hommes et ces femmes qui ont consacré leur vie à incarner et à défendre cette utopie du socialisme sont encore, en grande partie, inconnus de nos jours. La marginalité qu'ils ont choisi de vivre pour défendre leurs positions et leurs idéaux impressionne. Certains de leurs témoignages sont émouvants à entendre. Le souvenir de cette époque est ancré en eux. Parmi les acteurs du colloque, beaucoup revendiquent encore à l'heure actuelle leur attachement au communisme et aux mouvances de gauche. Ainsi, Catherine Samary a, lors de son exposé, mentionné et même fièrement revendiqué plusieurs fois son appartenance à la mouvance trotskiste. De vieilles rancoeurs subsistent et les points de vue des intervenants divergent sur certains thèmes. Paul Van Praag a, par exemple, vivement interpellé Catherine Samary à la fin de l'intervention de cette dernière. Le président de la séance a d'ailleurs dû intervenir pour mettre fin à l'altercation afin de ne pas dévier du sujet. L'idée du socialisme qu'ils défendaient et défendent toujours est également méconnue. Elle remet en cause le duo exploitation – domination en imaginant de subordonner l'économie à des objectifs humains. Pour eux, l'échec de mai 68 n'est pas celui du socialisme.

Pour la jeunesse actuelle, le communisme fait partie du passé. L'engagement dont font encore preuve aujourd'hui les anciens responsables et actifs au sein du parti communiste belge et témoins de Prague 68 est surprenant et interpellant.

En conclusion, le colloque a permis de découvrir un univers inconnu jusqu'ici. En effet, les témoins engagés qui ont vécu directement les événements de Prague sur place ou depuis la Belgique, nous ont fait part de leur récit. Les différents intervenants ont raconté leur vécu, leur expérience particulière et la marginalité qu'ils ont choisie pour nous faire comprendre à leur façon cette page de l'histoire. La perestroïka et la chute du mur de Berlin sont les aboutissements des événements survenus plus ou moins 20 ans plus tôt.

COCHIN Florence

S'ensuit l'intervention de membres de mouvements pour la paix. Ceux-ci nous expliquent le pourquoi d'un tel engagement de la part d'adolescents ou de jeunes adultes dans ces mouvements rejoignant ainsi la première intervention de Jean-Marie Chauvier). A cette époque, il y a trois grandes causes pour lesquelles tout le monde, et en particulier les étudiants, étaient prêts à se battre. La première c'est la paix. La seconde, le Tiers-Monde. Et la dernière, se revendiquer de gauche car c'est se poser en défenseur de la solidarité, de l'égalité... Et aujourd'hui ces valeurs n'ont absolument plus cours. La gauche est discréditée car dévorée par des conflits internes et des luttes d'influence. Comme le spectre d'une guerre nucléaire a disparu, on n'estime plus utile de se battre pour la paix. On préfère se battre pour l'environnement,... Seul le tiersmondisme subsiste aujourd'hui cahin-caha, sous le nom d' « alter mondialisme ». En aucun à cette époque on ne se souciait des droits de l'Homme car, vu les contextes politiques et économiques précaires, pour les pays concernés, on considérait que ces droits (aujourd'hui reconnus comme fondamentaux) étaient un luxe superflu, dont on tiendrait compte plus tard, si le contexte le permettait. Cet engagement s'expliquait aussi par l'absence de télévision et d'internet. De ce fait, il venait plus facilement à l'esprit des jeunes de l'époque de s'informer, de débattre, de participer à ce qui passait autour d'eux au lieu de rester dans leur salon.

DI SPURIO Laura

Pourtant sommés par José Gotovitch de ne pas parler en « anciens combattants », les quatre dirigeants du PCB nous laissent l'impression qu'ils le sont désormais d'une certaine manière. Il est troublant de voir en face de soi des hommes sortis d'un autre âge, les acteurs d'une époque révolue dont nous restons nostalgiques bien que nous défendant d'un quelconque passéisme. Impression d'être face à un document d'archives articulées, restaurées. Cette impression sera persistante si bien qu'il nous faudra du temps avant de remarquer l'absence du sigle de l'INA en bas sur notre droite ! C'est que règne dans la salle une ambiance de profond respect, une certaine hiérarchie qui semble encore intacte et qui rend difficile la sensation d'être bel et bien en 2008. Surtout que ces « reliques » semblent dotées d'une mémoire qui, en notre époque, incline à l'amnésie, nous étonne. Abordant la difficulté de créer l'unanimité au sein du parti sur l'intervention soviétique, ils racontent leur dilemme soit de garder intact leur attachement au monde soviétique soit d'incorporer en leur sein le pluralisme et la démocratie. Au départ, comme d'autres partis européens, le PCB désapprouve l'intervention soviétique mais en cette époque de guerre froide, un certain manichéisme règne à l'Ouest comme à l'Est.

Dans la seconde partie de l'après-midi, une table ronde est organisée autour de la question : « Entre fidélité et dissidence ? » Marc Abramowicz est le premier à en discuter et pour définir cette période, il parle de « passé douloureux ». Ce dernier d'ailleurs raconte les maltraitances psychologiques qu'ont subies les militants qui osaient se mettre en dissidence et dont Jean-Marie Chauvier a fait les frais, épreuve dont il ne parlera qu'à demi-mot. Pour sa part, il parlera du Printemps vu de Moscou. Cependant qu'à l'Ouest, personne ne soupçonne encore une telle issue au processus démocratique tchécoslovaque, à l'Est, chacun sait que ce vent de liberté ne se dénouera que dans la répression. Malgré tout, Chauvier a pris une douche froide en apprenant la nouvelle surtout que les explications soviétiques ne dépassèrent pas le communiqué. Il aborde son métier de correspondant marqué du sceau de l'autocensure. Témoin des nombreuses arrestations, des internements psychiatriques systématiques des dissidents mais aussi des dissensions au sein du parti, la censure

était telle qu'il ne prendra pas même la peine de relater ces évènements dramatiques au Drapeau Rouge. Peu après, en manifestant clairement son soutien aux tchécoslovaques, Chauvier s'est lui-même mis en dehors du parti.

Alors que le militantisme communiste semblait induire une autocensure (Jean-Marie Chauvier), une certaine retenue dans la critique des positions officielles, la dissidence au nom des libertés semblait alors inévitable. Mais c'est aussi le principe de révolution que le communisme soviétique a violé en tuant dans l'œuf le processus de démocratisation.

Enfin, pour conclure, ce colloque nous a donné cette sensation unique et certes fataliste d'avoir assisté à une ultime rencontre au sommet d'« animaux en voie de disparition ». Il nous est apparu comme une chance de faire une petite incursion dans le monde pourtant hermétique du communisme avec ses codes parfois difficiles à décrypter, sa hiérarchie obscure, ses discours... Jamais encore on n'avait ressenti à quel point les histoires personnelles peuvent se confondre, fusionner avec la grand histoire. Par ailleurs, on regrettera que José Gotovitch ne nous ait pas gratifiés d'un de ses coups d'éclat. On se rappellera longtemps de l'intervention militante de Catherine Samary qui est parvenue à raviver le « principe d'espérance », la foi en un possible socialiste en cette période trouble. La preuve que l'on est parfois meilleur scientifique en militant...

DONATO di PAOLA Mara

Mais ce colloque a aussi spectaculairement montré le caractère durable des conflits opposants les différents courants de la gauche belge. Quarante ans se sont écoulés, mais les positions restent inaltérées, et les divergences de vues qui s'étaient manifestées à l'époque, loin de s'être atténuées, s'expriment encore aujourd'hui dans toute leur force. Tous les intervenants défendaient en vérité leurs idées avec une telle véhémence que, durant deux jours, le temps semblait s'être figé et qu'on se serait cru retourné quarante ans en arrière. Cet aspect est certainement un de ceux qui ont le plus frappé les auditeurs : la fidélité des intervenants à des positions idéologiques immuables, qui montrait la force de l'emprise des idéologies en question sur leur esprit, et rendait la réconciliation de leurs points de vue impossible.

La présence de Petr Uhl (fondateur de la « Charte 77 ») en tant que témoin tchécoslovaque, a par ailleurs permis au public d'avoir accès au récit d'un témoin national, pour qui le rêve effleuré et subitement étouffé possédait un caractère non pas théorique (comme c'était le cas pour les communistes de l'Ouest) mais tout à fait réel et tangible. Entre les communistes de l'Ouest et de l'Est, la différence était en effet très nette : quand les premiers agitaient des idées sur un plan théorique, les seconds avaient affaire à une situation bien réelle et concrète.

Une caractéristique intéressante du colloque était qu'il offrait la possibilité d'aborder une page importante de l'histoire contemporaine à travers les témoignages de personnes ayant vécu les événements en première personne. A côté de l'histoire comme discipline théorique, il y a aussi l'histoire telle que chaque être humain la vit, l'élabore et l'interprète, et qui peut devenir elle-même objet pour l'histoire des historiens. De fait, ce colloque a permis de collecter et de comparer une série d'histoires personnelles ou collectives - c'est-à-dire telles que les ont vécues certains groupes. A côté du « printemps de Prague » officiel tel qu'on le décrit dans les manuels scolaires, il existe donc aussi des « printemps de Prague » particuliers, qu'il est utile de connaître pour saisir complètement la portée et l'impact de l'événement.

Ce faisant, le colloque a contribué à conférer aux faits concernés un caractère plus concret et tangible, et à mettre en valeur leur dimension humaine. Si tel était un des défis que s'étaient fixé les organisateurs (ce qu'on peut supposer), de ce point de vue, la manifestation peut être considérée comme un pari réussi. De ces deux journées d'échanges intenses, il est en effet évident que le grand protagoniste était le sujet historique humain, avec ses fragilités, ses contradictions, ses croyances et ses désillusions. Quelles que soient les conclusions tirées par les auditeurs des témoignages qu'ils ont entendus quant à la nature et la signification des événements évoqués, il est sûr que l'histoire leur est apparue dans toute son épaisseur humaine.

FERRY Victor

C'est là un autre élément que j'ai beaucoup apprécié dans ce colloque : il permettait de prendre conscience d'une forme de sociabilité est-ouest que je ne m'imaginai pas aussi active. Si je savais bien que les membres des Partis Communistes occidentaux entretenaient des liens réguliers et directs avec leurs camarades de l'est, j'avais une représentation, sans doute un peu naïve, des PC comme des chambres hermétiques qui n'entretenaient que très peu de liens avec les sociétés dans lesquels ils s'inscrivaient. J'avais donc du mal à les imaginer comme des ponts culturels et sociaux entre les pays de l'URSS et les pays de l'ouest.

Les interventions des dirigeants communistes belges m'ont alors beaucoup intéressé. Jules Pirlot faisait notamment mention de la division qui avait habité le PC belge suite à la répression soviétique en Tchécoslovaquie. Il s'agissait, je pense, d'un moment assez rare. J'ai vraiment eu l'impression que les intervenants se retrouvaient presque en position de trahir l'image que le PC se devait d'avoir vis-à-vis de l'extérieur, à savoir cohérent et uni. Cette image étant alors encore, il m'a semblé, incarnée par Louis Van Geyt, dont l'intervention semblait destinée à justifier les choix que son parti avait fait à l'époque. Je pense que c'est surtout à partir de ce genre d'attitude qu'a été formée l'histoire du mouvement communiste qui m'a été transmise. Un mouvement centralisé à Moscou, disposant de succursales obéissantes dans différents pays. Une mise en avant des divergences entre le visage externe du Parti et les états d'âme des militants permet de s'autoriser à penser toute la richesse de la gamme allant d'un fonctionnaire dogmatique à un sympathisant, le tout créant une réalité sociale transfrontalière, permettant également de réfléchir à la nature éminemment transnationale d'événements comme le printemps de Prague ou Mai 1968.

Cela permet également de comprendre ce qui peut rassembler des personnalités autour d'une même table des personnalités a priori aussi antagonistes qu'un Petr Uhl, ayant été emprisonné pour avoir manifesté contre l'intervention soviétique et un Louis Van Geyt, qui reconnaissait l'avoir autorisée pour ne pas l'avoir condamnée.

Je dirai donc que ce colloque m'a permis de comprendre autant les limites d'une étude du printemps de Prague dans la seule histoire de l'URSS que d'une étude de mai 1968 dans seul le cadre national français. Maintenant, et pour finir, ce colloque m'a également fait réfléchir sur les liens que pouvait entretenir cette manière de penser la nature transnationale de ces tels événements avec une pensée internationaliste.

HENDECOURT Marie-Étoile d'

Nous avons été pendant deux jours les témoins des retrouvailles nostalgiques d'anciens communistes partageant leurs émotions éprouvées face à l'échec du régime soviétique au tournant de la Guerre Froide qui déchira l'Europe (et le monde) en deux pôles particulièrement opposés : l'Ouest capitaliste et l'Est socialiste.

Nous avons assisté impuissants à l'évocation de douloureux souvenirs, blessures à peine cicatrisées que fut le choc de la réalité. Une réalité incontournable contre laquelle s'est heurtée une idéologie qui aurait dû en rester là, l'idée ayant infiniment souffert de sa mauvaise incarnation dans le socialisme soviétique, pourtant tellement loué à une époque ingrate.

Ce genre de réunion est certes le lieu où se confrontent les différentes expériences personnelles et divergences d'opinion des protagonistes des événements, mais surtout celui où surgissent le particulier devant le général, le souvenir devant la chronique, et où sourd, en somme, la matière de l'histoire, dialectique mouvante et souvent même émouvante.

Rendue possible par la relative proximité des événements en question avec notre époque, permettant la participation de certains des acteurs d'alors, la discussion, parfois agitée et encore très vive, revêtait l'allure trompeuse d'un débat d'époque ou plutôt, sinon d'une véritable archive historique, de la reproduction vivante d'un meeting qui aurait pu avoir lieu alors. Or précisément, ce débat n'aurait pas pu avoir lieu, du moins dans ces conditions : les enjeux disparus, la liberté rendue, les secrets éventés, les vues moins étriquées, les perspectives dégagées par l'œuvre du temps. Les acteurs, descendus de la scène, parlaient de la pièce qu'ils venaient de jouer, à présent bien achevée. Mais le trouble venait de ce que, parmi ces hommes et ces femmes, certains semblaient la jouer encore, ou y adjoindre quelque suite possible... La frontière flottante entre le débat historique et le débat idéologique provoquait, quand elle s'effaçait tout à fait, embarras et confusion. Je ne savais plus bien si les intervenants ne représentaient qu'eux-mêmes, ou le rôle qu'ils avaient joué dans les événements d'hier relatés et le point de vue qu'ils en avaient aujourd'hui.

La vie d'un homme est une, et ne saurait appartenir pour partie au temps historique, et pour l'autre au temps contemporain. Si précieux soit-il, le témoignage vivant ne peut être, pour l'histoire, qu'un préambule dont la fin est nécessaire pour qu'elle puisse commencer. Je réalisai qu'un tel colloque, contre ce que j'attendais, ne pouvait être absolument dénué d'actualité. La substance du débat, son objet précis, n'était ni encore tout à fait de l'histoire, ni déjà plus vraiment sa matière brute (les événements eux-mêmes) : la discussion, par nature, ne pouvait donc offrir qu'un biais trop flou, en sorte que, dans ces conditions, la situation d'auditeur s'avérait souvent assez inconfortable.

En un sens, la « dissidence » d'alors a fini par devenir l'orthodoxie d'aujourd'hui ; ses motivations d'hier se sont presque changées en dogmes, auxquels il est désormais facile, pour un homme de gauche, d'adhérer de nos jours – comme il était plus facile à l'époque, pour un communiste de l'Ouest, de défendre un régime sous lequel ils ne vivaient pas. Aussi, malgré toutes les divergences au sein du débat, une sorte d'assentiment tacite, de connivence de fait, semblait sceller l'assemblée des participants, confortés par le cours à présent découvert de l'histoire, les assurant, pour la plupart, de la justesse et l'opportunité de leur option d'alors. Les idées, les convictions, étaient donc ici doublées d'une assurance nouvelle, qui ne doit pas nous tromper sur ce que furent ces mêmes idées, portées par ces mêmes personnes, mais à une époque où elles n'étaient encore attachées à aucun événement qui pût les sanctionner véritablement. Encore une fois, cette illusion possible, d'ordre psychologique, répandait quelque gêne et convoquait en moi certaine prudence.

on peut toutefois se demander si les PSB, PCB, MOC et différents comités représentés dans ce colloque, seuls observateurs et acteurs du communisme à l'Ouest, offraient un angle de vue suffisant pour au moins entrevoir ce que furent alors les actions et réactions des gauches à l'Ouest. Un examen exhaustif était certes illusoire, mais attendu la variété des « témoins de l'Est », et la tendance bien compréhensible de chaque intervenant à donner l'aperçu le plus sincère et, partant, le plus personnel de son expérience, on aurait pu souhaiter un échantillon non pas plus grand, mais plus ample des « témoins de l'Ouest ». Les témoins de l'Ouest (presque essentiellement

belges) ont d'ailleurs admis leur peu d'intérêt porté aux affaires externes au PCB, son engagement dans le socialisme en marche semblait donc moindre que celui de ses militants trop investis à son goût.

Je me suis cependant sentie extrêmement étrangère à ce débat qui m'est apparu dépassé et déplacé. Les étudiants se sont pour la plupart retrouvés au centre d'enjeux qui n'avaient plus lieu d'être et dont l'impact émotionnel ne pouvait en aucun cas toucher une jeune génération qui ne cherche qu'à comprendre les causes et les conséquences qu'elle commence tout juste à percevoir.

Des témoins comme Catherine Samary et Jean-Marie Chauvier (qui nous raconte « son » printemps à Moscou) nous ont permis de ressentir une infime partie de ce qu'a pu représenter l'apogée et la décadence d'un régime socialiste, aussi totalitaire soit-il, pour toute une génération de communistes, mais en aucun cas de nous faire une idée précise de ce qu'ont été les événements et de leur incidence dans l'histoire que nous connaissons.

LAPETITE Wendy

D'une manière générale, ce qui ressort, à mon sens, de ces deux journées, c'est que ce colloque, bien que très intéressant, était de par ses thèmes et la façon dont ils ont été abordés, limité à certaines personnes. J'entends par là que la majorité des intervenants ont vécu les faits relatés en temps réel, ont été impliqués de façon plus ou moins proche dans le déroulement des faits, ce qui n'est pas le cas des étudiants. Il y avait donc, à mon sens, un réel manque de mise en contexte, les intervenants nous ont plongés directement dans le vif du sujet, sans nécessairement replacer les faits dans le contexte général.

Cependant, au travers de ces deux journées, certains aspects ont particulièrement retenu mon attention.

Dans un premier temps, le fait qu'à travers ces différents discours, le communisme, socialisme, trotskisme,... m'apparaissent de façon moins radicale, moins dictatoriale que celle que j'avais jusqu'alors. J'ai pris conscience du fait que la plupart de ceux qui ont pris part à ces différentes doctrines, l'ont fait dans un but clairement pacifiste et avec l'espoir de changer les sociétés et de les rendre meilleures. En aucun cas, ils n'ont cherché à imposer leur vision des choses aux autres et n'ont pas adhéré aux recours de force notamment lors du printemps de Prague. En règle générale, on associe le communisme, à Staline, Lénine et à toutes les dictatures de gauche, lors de ce colloque, on a pu constater qu'en réalité, il s'agit aussi de jeunes idéalistes qui ont cherché à créer une société plus proche et plus similaire à leurs ambitions.

Afin d'illustrer mon propos, je voudrais me pencher plus longuement sur le témoignage de Cécile Rolin. Celui-ci illustre bien cette volonté naïve des jeunes de l'époque de « changer le monde ». Militante à l'Union Belge de défense de

la paix (UBDP), fédération ayant pour but de défendre la paix, le tiers-mondisme, et la gauche. Des valeurs qui aujourd'hui ont perdu leur sens premier, la gauche notamment, qui actuellement se traduit comme je l'ai exprimé plus haut par ces aspects les plus négatifs, alors qu'à l'époque dans cette fédération, il s'agissait de la solidarité, la générosité et de l'anticapitalisme qui enthousiasmaient beaucoup les jeunes de l'époque. On peut se demander pourquoi ces valeurs ont aujourd'hui disparu, pourquoi les jeunes se préoccupent désormais si peu de la paix et de « changer le monde ». Est-ce la victoire du capitalisme qui a détruit cette volonté, est-ce que chacun désormais se souciant plus de son propre intérêt a oublié de prendre parti pour les autres et préfère faire fructifier son capital chacun pour son propre compte. Comment ce revirement de situation s'est-il effectué et dans quelle mesure va-t-il perdurer ? Le capitalisme est-il finalement apparu comme un mouvement plus pacifique que le communisme, l'Amérique a-t-elle commis moins de crimes que les soviétiques ? Assurément, non, mais dans nos régions, il me semble que nous avons su trouver une version plus modérée alliant un peu des deux tendances ? Il est évidemment difficile de trouver une réponse à cette question, et peut-être vaut-il mieux laisser à chacun sa propre version.

Un autre aspect du communisme m'a surpris lors de ces deux journées, c'est la solidarité et la croyance de chaque adhérent en une communauté communiste universelle, et ce malgré les différences entre les mouvements. C'est du moins mon sentiment et même si cela semble contradictoire avec le détachement de certains mouvements vis-à-vis du kremlin, il me semble qu'il restera toujours au sein des mouvements ce sentiment d'appartenance à quelque chose d'universel. C'est une idée que l'on retrouve dans les discours des différents dirigeants des partis communistes belges et surtout dans les réactions qu'on eu ces partis vis-à-vis du printemps de Prague. Dans les différents mouvements,

et ce malgré le fait que l'acte en lui-même ait été largement désapprouvé, il y a eu des discussions quant à savoir si on pouvait se détacher des soviétiques et désapprouver leurs actes. Ces discussions, et divergences provenaient probablement du fait que d'une part, il était difficile de s'ériger contre la maison mère, mais aussi parce que désapprouver Moscou, c'était se détacher de ce mouvement universel et s'isoler. Cet universalisme se traduit aussi par les nombreux voyages faits par les militants, en Tchécoslovaquie, à Moscou,... le succès du communisme vient-il de cette ouverture sur le monde ? Parce qu'il a créée cette nouvelle communauté mondiale, il a répondu à l'une des attentes des jeunes de l'époque, contre la guerre, et pour la paix ? Le communisme a-t-il été la réponse aux attentes d'une génération, une génération avide de découvrir le reste du monde et de chercher ailleurs ce qu'elle n'avait pas chez elle ? Les mouvements de 1968, sont caractéristiques de cette envie mais peut-être que déjà avant, il y avait chez les jeunes générations mais aussi chez les autres une volonté de chercher ailleurs la nouveauté, la diversité, la générosité et la solidarité.

On peut donc dire, d'une manière générale, que le communisme avant le printemps de Prague devait représenter la nouveauté, la possibilité de changer les sociétés, les mentalités et de créer des sociétés plus juste et plus unitaires. Quoi de plus logique après deux guerres mondiales et en pleine guerre froide que la nouvelle génération cherche à sortir de ces conflits ou les peuples sont enlisés depuis des années. Mais dans quelle mesure, ceux qui ont cru en la possibilité de créer la paix, ont réagi aux événements du printemps de Prague mais aussi à toutes les répressions qui ont caractérisé le régime stalinien. Comme les différents témoignages nous l'ont montré, l'entrée des chars a été vécue comme une tragédie mais je crois qu'on peut même parler de véritable catastrophe à l'échelle mondiale pour tous ceux qui avaient cru en la possibilité de créer un monde « meilleur ».

MALDAGUE Raphaël

L'entrée à Prague des troupes soviétiques eut des répercussions considérables sur les partis communistes occidentaux dont les réactions divergèrent selon les pays et selon les personnes à l'intérieur même des partis comme nous l'ont décrit Mr Van Geyt et Mr. Pierlot. Le parti communiste belge par exemple fut secoué tout entier par la répression du printemps de Prague et cela en raison de la difficulté de choisir entre fidélité à un modèle et manifestation de la violence de ce modèle. Cependant, la répression du printemps de Prague ne signifiait pas pour autant l'arrêt des dissidences au sein des partis communistes du bloc soviétique. Au contraire, comme nous l'a souligné Petr Uhl et d'autres intervenants l'automne de Prague fut probablement encore plus important que son printemps car celui-ci préfigura les opposants de demain. En effet, après avoir tenter de réformer, les dissidents passèrent à la contestation. Par exemple, avec la création de la charte 77 dont Petr Uhl était le co-fondateur, le développement du syndicat Solidarnoc,...

La question posée par Samary est alors de savoir si 68 signifia la mort du marxisme en Europe. Selon elle non car la restauration capitaliste de 1989 dans les pays de l'Est n'a pas résolu ses maux ni prouvé la défaite du socialisme. Car pour elle, la révolution pour se protéger à supprimé des droits p mais en aucun cas cela n'était prôné par Marx. Il resterait donc encore et toujours un socialisme à réinventer en imaginant une économie subordonnée à des projets humains et responsables à partir d'une responsabilisation de l'ensemble des êtres humains.

POULIEVA Andrea

L'introduction générale me semble être la partie la plus importante du colloque, c'est également celle que j'ai trouvée la mieux construite.

Les quatre intervenants ont donné des informations clés pour comprendre la suite, et chacun suivant son rôle et sa spécialité a brièvement décortiqué les enjeux avant, pendant et après le point culminant du « Printemps de Prague ».

La seconde partie de cette première journée de colloque a vu défiler quelques personnalités de la gauche belge. Les témoignages successifs de Jacques Moins, Jules Pirlot, Claude Renard et Louis Van Geyt m'ont paru complémentaires, et j'ai apprécié le fait qu'ils se recoupaient sans se répéter. Le fil rouge de leurs interventions se construit sur l'affirmation nette que dès l'abolition de la censure à Prague en février 1968, le PCB suit avoir passion ce qui semblait une ouverture réelle vers un socialisme « à visage humain », une voie que le PCB avait apparemment toujours recherchée et encouragée. Lorsque les chars soviétiques rentrent dans Prague pour écraser la contestation, le PCB est un des seuls partis européens à condamner cette intervention, et à la déplorer publiquement.

Néanmoins, tous soulignent l'ambiguïté au sein du parti – introduite par J-M Chauvier – entre détachement envers Moscou et continuité, car malgré des actes et une attitude pas toujours irréprochables sur le plan idéologique et politique, l'URSS était de loin préférable à l'impérialisme américain ; un sentiment que Jules Pirlot résumera par la formule « les ennemis de nos amis sont nos ennemis ».

Jacques Moins parlera le premier de l'attitude de « solidarité critique » du PCB à l'égard de l'URSS, deux termes ambivalents car on ne sait où mettre l'accent : sur la solidarité, ou sur la critique ? Je pense pour ma part qu'au moment des faits, eux-mêmes ne savaient pas où mettre cet accent, et que les attitudes balançaient continuellement entre l'un et l'autre au gré des événements.

Au terme de ces interventions, il apparaissait comme clair que le « Printemps de Prague » a provoqué une rupture au sein du PCB, entre une génération de communistes plus « conservateurs » qui tentaient de justifier les actes de Moscou et une génération plus jeune qui a vécu ces mois comme une véritable tragédie pour les tchécoslovaques et tous les autres partis communistes.

Louis Van Geyt conclura en disant que malgré ces tensions, les dirigeants et militants du PCB étaient unis sur un point important dans le contexte de l'époque : le danger de la course aux armements. Pour eux, et on comprendra à mi-mot que ce n'était pas spécialement la ligne de conduite des PC des autres pays européens, il n'était pas question de « bons missiles russes » contre les « mauvais missiles américains », parce que tous étaient également nuisibles.

Ceci me semble également important, car je n'avais aucune idée de l'apparent « avant gardisme » du PCB par rapport aux autres PC de l'époque.

REDANT Émilie

Comme Jean-Marie Chauvier l'a affirmé, ce colloque laisse derrière lui l'impression que la période 1968-1989 n'appartient pas seulement au passé, mais surtout à une époque différente. L'idéal et l'esprit de corps qui ont animé, et animent parfois encore, certains des intervenants laissent rêveur ou pantois, c'est selon, mais semblent impossible à connaître à nouveau. En effet, l'imaginaire collectif veut que les communistes de cette époque soient totalement intégrés à leur parti et vivent un idéal pur et sans compromis. Un tel fanatisme, imaginé ou non, s'apparente aujourd'hui à de l'obscurantisme. L'approbation ou l'attentisme vis-à-vis de la répression du printemps de Prague et de sa normalisation font, de nos jours, froid dans le dos. Pourtant, il n'a pas été question, durant ces deux jours, ni d'amende honorable ni de justifications mais bien d'éclairage sur cet "autre monde".

Le plus petit dénominateur commun:

L'intervention de Petr Uhl éclaire un autre enjeu du projet communiste. Pour éviter les déchirures au sein du parti, il y a deux solutions: exclure les "déviant" et rendre le programme acceptable par le plus de personnes possible. Jacques Moins qualifie cette mission de numéro d'équilibriste. Les intervenants donnent l'impression que le discours communiste se réduit de plus en plus aux conditions de vie et de travail de l'ouvrier ainsi qu'à la paix dans le monde. Deux idéaux rassembleurs et primordiaux mais minimalistes si on le compare au message initial.

Conclusion:

Aujourd'hui, alors que nous vivons dans un monde dépolarisé, du moins au niveau de la société civile, ce monde des années 60 et 70 paraît bien étrange. Il semble abriter plusieurs groupes plus qu'un ensemble d'individus. La rhétorique actuelle nous le rappelle souvent, nous vivons une phase d'individualisation et d'atomisation de la société extrême. Ce colloque a permis de nuancer cette vision d'une rupture entre deux périodes. Les partis communistes ont tenté de former un bloc. Que la mémoire retienne cette image serait un de leurs grands succès, mais ils n'y sont pas ou peu parvenus. L'impression de désidéologie de la sphère politique, qui serait un phénomène très actuel, peut donc être revisitée. Le compromis entre l'idéal et la poursuite des objectifs a fait partie intégrante de l'expérience communiste des différents intervenants. Connaître ces différents parcours individuels et dépasser la frontière du groupe fut l'un des principaux enseignements de ce colloque.